

Hommages des amis et collègues de Françoise Smyth lors du culte d'action de grâce suite à son décès.

Le 16 décembre 2023 au temple de Montparnasse-Plaisance

Thomas Römer, exégète et administrateur du Collège de France :

Françoise nous manque déjà, son amitié, sa confiance, ses idées, son envie de débat et de dialogue, sa curiosité intellectuelle sans fin. Toutes ces qualités, j'ai pu les constater dès ma première rencontre avec Françoise au début des années 1980 lorsque je suis arrivé d'Allemagne à la faculté de théologie protestante pour m'initier aux lectures structuralistes de la Bible. Elle m'a immédiatement confié des cours d'hébreu et d'introduction alors qu'on se connaissait à peine. Et comme je n'avais pas beaucoup de sous, elle m'a proposé de donner quelques cours d'Allemand à Matthieu, dont j'ai alors fait la connaissance.

L'amitié, la confiance, la sincérité, je les ai senties à chaque rencontre avec Françoise.

Les langues ont passionné Françoise durant toute sa vie.

Elle s'est d'abord formée en chinois et en thaï et en a durant sa vie appris bien d'autres, l'hébreu, l'arabe, l'ougaritique et surtout l'Égyptien. La passion pour cette langue l'a accompagnée jusqu'à la fin.

Françoise a découvert le protestantisme et la théologie protestante suite à la rencontre avec Pierre Maury, dont elle a d'ailleurs rédigé une biographie. Ses études de théologie s'orientent très vite vers les sciences bibliques et elle suit les cours de Pierre Bonnard à Lausanne et de Wilhelm Vischer à Montpellier, où elle rédige aussi sa thèse de doctorat sur les hymnes de la communauté de Qumran. Ce thème lui venait sans doute de son séjour à Jérusalem et sa participation aux fouilles du père de Vaux à Qumran.

En 1972, elle devient professeur d'Ancien Testament à la faculté de Paris, première femme à occuper un poste de professeur. Elle m'a raconté qu'elle n'était pas particulièrement bien accueillie par tous ses collègues. Elle s'est cependant vite fait sa place, n'hésitant pas à proposer un cours de Nouveau Testament lorsqu'elle trouvait que cette discipline n'était pas suffisamment bien enseignée.

Françoise avait une vraie passion pour les textes bibliques. Elle cherchait sans cesse de nouvelles méthodes pour mieux les comprendre. Elle était convaincue que cette étude du texte biblique était l'essence même du protestantisme. Et elle était convaincue que chacun peut s'approprier et comprendre les textes bibliques si on lui fournit quelques outils simples. Pour elle, la recherche biblique n'était pas cantonnée aux facultés de théologie, elle a toujours été fortement engagée dans la vulgarisation des recherches bibliques.

Avant et lors de son enseignement à la Faculté de Paris, un quart de siècle, elle a profondément marqué des générations de pasteurs, de théologiens et toutes celles et tous ceux qui ont eu l'immense chance de la rencontrer. Elle a fait passer à la fois son savoir-faire et son enthousiasme. Elle a eu ce don incroyable de donner à celles et ceux qui la côtoyaient, la conviction d'être capable de faire des découvertes en travaillant le texte biblique.

Françoise était une femme de l'oral. Elle a néanmoins rédigé un essai sur « Les mythes illégitimes » en 1994, texte d'une actualité brûlante. Tout récemment, elle a écrit avec Corinne Lanoir un commentaire, à sa façon, sur le livre de Jonas, livre biblique qu'elle chérissait particulièrement. Par sa vie, son humanisme, sa joie et sa soif d'apprendre, elle nous laisse un magnifique héritage, à nous de le faire fructifier.

Merci Françoise.

Elies Tataruch, organiste et étudiant en théologie :

J'ai connu Françoise un été, son dernier été sur cette terre. Elle devait me donner un cours soutenu d'Égyptien hiéroglyphique afin que je puisse rentrer dans sa classe à l'IPT dès septembre, dans quoi ne me suis-je pas embarqué ?

Je dois confesser d'abord que ce que je désirais le plus fort n'était pas forcément d'apprendre l'Égyptien Hiéroglyphique, pardon Françoise, mais bien de pouvoir profiter de son enseignement, et il se trouve qu'à la fin de sa vie Françoise enseignait l'Égyptien hiéroglyphique.

Ça aurait pu être le grec attique, celui de la Koiné, patristique ou homérique. Ça aurait pu être le syriaque, l'araméen ou l'ougaritique, ça aurait pu être, oh, bien des choses encore...

Dans mon passé de musicien je suis passé à côté des grands chez lesquels je désirais tant étudier. A peu de temps près je suis passé à côté de Gustav Leonhardt, Anner Bylsma, Nikolaus Harnoncourt, les grands qui tout au long de leur vie l'entremêlèrent de leur art et n'eurent de cesse de porter et de distiller les beautés que Dieu nous accordait dans la musique. Entrant en théologie, découvrant le monde de l'Écriture Sainte, je me suis promis que je ne passerai pas à côté de sa plus belle virtuose, Françoise.

La Providence m'a accordé un été. Ce matin je suis triste. Triste mais empreint d'une reconnaissance immense, celle d'avoir pu passer ces moments suspendu aux paroles de Françoise. J'ai vu et pu faire l'expérience de la vie et de la beauté que Françoise ouvrait au cours du travail des lettres anciennes. Du don si particulier de montrer si simplement que ces langues n'étaient ni mortes, ni un passage obligatoire à faire une fois pour toute pour des étudiants en théologie, que ces lettres portaient une vie qui ne s'arrêtera pas de si tôt.

D'une science de traduction qui débouchait sur un repas préparé par ses soins où cohabitaient les sardines à la portugaise, tomates provençales, huile d'olive triée sur le volet, vin du Rhône simple et essentiel, la méditerranée, la vie, le soleil et ses olives. Ses olives grecques, Françoise éprouvait le même embarras à ne pas retrouver ses olives grecques préférées au marché qu'à chercher la meilleure tournure de phrase pour une version d'Égyptien, question de goût, question de recherche, question de vie.

J'ai connu Françoise le temps d'un été et le temps d'un été j'ai partagé la table et l'amitié d'une dame éternellement jeune, éternellement affamée de sens qui montrait les écritures anciennes, cette manne.

D'une curiosité, d'une conscience du monde surprenante et d'une espérance sans faille nous parlions politique et droits humains, elle était sombre quant à la direction que prenaient les puissants de la terre et se disait résignée que bientôt nous devrions entrer en résistance.

L'été se terminait et la fin de son séjour sur terre approchait. Son souci fut que ses ouvrages et ses grammaires tombent entre les mains de celles et de ceux toujours affairés à l'étude, elle se préoccupait de la suite de la classe d'Égyptien et des modalités pédagogiques les plus pertinentes pour poursuivre. Ma dernière conversation avec-elle se termina sur cette interrogation : « pourquoi commence-t-on toujours l'Égyptien avec le récit du naufragé alors qu'il y a tellement d'autres belles choses à lire ?... »

Grâce te soit rendue Seigneur pour la chance d'avoir pu la croiser, grâce te soit rendue pour ce qu'elle a pu nous offrir.

François Clavairolly, pasteur de l'Eglise protestante unie de France et ancien président de la Fédération protestante de France :

Le professeur Françoise Smyth, docteur en théologie, que je connais depuis si longtemps comme tant d'autres, aura formé et accompagné plusieurs générations d'étudiants mais plus que cela, elle aura encouragé bien des pasteurs qui comme moi ont voulu poursuivre la recherche et qui ont découvert avec admiration combien elle était une personne exceptionnelle et d'une immense culture.

Ses savoirs et ses champs de recherches ont marqué la théologie et nous sommes redevables de ses nombreuses contributions qui ont éclairé le chemin de nos connaissances et ouvert bien des nouvelles pistes de réflexions toujours prometteuses Elle restera dans la mémoire du protestantisme français et de la recherche universitaire comme l'exemple d'une femme exigeante, en quête de sens, passionnée par la traduction et l'interprétation des textes, notamment celui de la bible hébraïque, passeuse de sens, pressée de partager mais aussi toujours prête à chercher encore !

Elle aura fait comprendre combien la foi et l'intelligence de la raison critique, font rayonner au-delà de toutes les frontières le message de celui qui conduit mystérieusement nos vies.

Merci à lui pour ce ministère béni et fructueux. Que ses proches et ceux qui l'ont aimée trouvent en lui consolation et espérance.

Lanoir, professeure d'Ancien Testament à l'Institut protestant de théologie de Paris :

Françoise était une nomade, elle ne s'installait pas, elle rencontrait.

Elle voyageait sans cesse vers de nouveaux horizons, emmenant avec joie qui voulait bien la suivre ailleurs, vers de nouvelles découvertes.

Combien d'expéditions n'a-t-elle pas mis en œuvre, des camps de ski où on apprenait l'hébreu, des voyages œcuméniques pour faire communiquer Est et Ouest de l'Europe en un temps où les frontières étaient fermées, des visites au British Museum pour apprendre à regarder des objets témoins de civilisations disparues qui reprenaient vie sous son regard, des sessions de discussions intenses avec des amis musulmans (elle tenait aux « discussions », elle n'aimait pas le bavardage ni le mot « dialogue » dans lequel, disait-elle, circulent trop de tasses de thé), des randonnées en montagne, des traversées du désert avec la joie de partager un moment de vie avec les bédouins...

En vraie nomade, elle ne portait dans sa besace que l'essentiel, du pain et des écritures à grignoter et à offrir.

Du pain parce qu'elle avait appris et aimé, au contact des peuples du Proche-Orient en particulier, le sens de l'hospitalité et l'importance de la nourriture partagée.

Elle qui enfant pendant la guerre avait eu faim, elle était heureuse d'inviter à sa table des amis, des étudiants, des hôtes, pour le plaisir et la curiosité de la rencontre.

Nomade, elle se glissait avec bonheur dans les chemins des langues les plus diverses et les plus complexes (la dernière qu'elle s'était mise à apprendre, comme le rappelait Dany, c'est le patois du Poitou, une région où elle allait encore avec enthousiasme faire travailler la Bible ces dernières années). Dans toutes ces langues, elle voulait saisir les gestes de pensée, l'architecture des représentations, la beauté des écritures. Elle déplaçait alors les textes, ouvrait de multiples chemins dans l'interstice des mots qu'elle prenait plaisir à faire résonner et exploser de sens par un travail rigoureux et minutieux auquel elle espérait toujours initier d'autres, dans une recherche passionnée qu'on ne fait pas « en sifflotant » disait-elle.

Comme d'autres l'ont déjà dit, des générations d'étudiants et de pasteurs ont été au bénéfice de cette recherche, sans cesse reprise à nouveaux frais.

Nomade aussi parce qu'éprise de liberté, elle savait qu'il n'y a pas de liberté sans justice et elle s'employait à dénoncer le mensonge. « Opprimer l'autre, c'est faire mentir Dieu, celui de la parole donnée » écrivait-elle en commentaire d'un psaume qu'elle affectionnait particulièrement, le Psaume 12, dont j'aimerais partager avec vous quelques versets, dans une traduction de Françoise :

Ps 12,2-6

2- Sauve, *Yhwh*!

Car il ne reste qu'une poignée de ceux qui vivent de la grâce, car ils disparaissent ceux qui vivent de fidélité, d'entre les fils d'Adam.

3- C'est du faux que chacun dit à son frère.

Ils parlent d'une lèvre flatteuse, d'un cœur double.

4- Que *Yhwh* retranche toutes les lèvres flatteuses
la langue des grands discours

5- Ceux qui disent : « par notre langue nous sommes puissants ; nos lèvres sont avec nous. Qui est notre Seigneur? »

6- « Hors de l'oppression des pauvres, du gémissement des malheureux maintenant, je me lève », dit *Yhwh*.

« J'assurerai le salut à celui que l'on balaye d'un souffle ».

Françoise est partie sur un nouveau chemin.

Elle évoquait dernièrement avec sérénité une prochaine étape : la maison du Père.

Elle y est maintenant reçue, accueillie et bénie.

Olivier Abel, professeur émérite d'éthique et de philosophie à l'Institut protestant de théologie de Montpellier :

Au moment déjà évoqué où, à l'automne 1972, Françoise prenait un poste de professeur à la Faculté protestante de Paris devenue IPT Paris, je commençais mes études de philosophie à l'Université de Montpellier — et comme certains qui sont encore dans la salle ici, j'habitais le CUP. Cet automne là, Paul Keller et Françoise sont venus me chercher pour constituer la cellule de Formation permanente de l'IPT. C'est là que commença notre amitié, je n'avais pas 20 ans, et tout ce que j'ai fait depuis je le lui dois. On peut dire cela de plusieurs personnes, certes ; et de nombreuses personnes, ici ou ailleurs, peuvent dire cela de Françoise. Françoise n'a jamais hésité à intervenir dans la vie des uns et des autres, à les appeler. Mais presque dans le même temps, Françoise s'éclipse, s'efface, laisse place à d'autres. Elle nous disait « viens », mais presque en même temps « va ».

Je ne vais pas raconter les aventures et recherches partagées, mais je voudrais ici dire trois mots de sa faculté d'amitié. L'amitié avec Françoise avait quelque chose des affinités électives, mais elles ne pouvaient se déployer que dans la mutualité. C'est la définition aristotélicienne de l'amitié : elle se fait entre des égaux. Françoise savait rendre l'autre son égal, et saluer ce qu'il y avait d'incomparablement égal en chacun. L'importance de l'amitié, qui couronne toutes les vertus, toutes les joies, c'était pour Françoise le désir de tout faire à plusieurs, de faire cercle. Dès qu'il y a une amitié, un cercle commence, la possibilité de voir le monde à plusieurs, et d'y agir ensemble. Car l'amitié n'est pas qu'une affaire interpersonnelle. C'est une faculté éminemment politique. L'amitié peut faire ou refaire cité. La *philia*, qui n'est pas l'*agapè*, mais qui dit quelque chose d'important de ce que veut dire l'amour évangélique, c'est l'acceptation du *dissensus*, de la critique réciproque, de la correction mutuelle. Mais la meilleure critique, disait souvent Françoise, c'est de créer quelque chose d'autre à côté — et c'était bien là une observation politique.

Mais cette libre activité qu'est l'amitié, et l'amitié politique, trouvait sa forme la plus pure dans la recherche, le désir de comprendre, de trouver la juste interprétation, d'un texte, d'une situation, la quête à plusieurs de la vérité. La dernière fois que j'ai eu le bonheur d'une longue conversation avec elle, à la mi octobre, nous parlions encore une fois de l'Évangile de Jean et de la vérité qui est la vie. Le contraire de la vérité est donc la mort. Le mensonge c'est la mort. La vie c'est la cohérence vive, mais cette cohérence n'est pas arrogante ni ostentatoire, elle est confiante, elle est discrète, elle est « enfouie », pour reprendre un mot que Françoise affectionnait.

Et voilà. Toutes les paroles de Françoise, depuis tant d'années, ces paroles éphémères et fugaces qui ont fait l'essentiel de sa vie, sont désormais enfouies, enfouies dans les traces et textes et langues et voix qu'elle a su traverser et interpréter, enfouies dans le langage commun qu'elle nous laisse, et que nous portons désormais, dont nous sommes responsables, enfouies dans le langage qui nous porte et qui demeure.

PS : On a parlé de Violaine de Montmollin. J'aurais aussi voulu parler de Kevin Smyth, le mari de Françoise, avec qui nous avons passé tant de moments merveilleux. Je n'ai pas parlé non plus de Raphaël Picon, l'un de nos étudiants, à Françoise, Laurent, Corina, Marianne, bien d'autres collègues et moi, et devenu l'un de nos chers amis. Ils n'étaient pas là, et pourtant ils étaient bien présents dans ce moment de partage et d'amitié.